JEUNE FILLE.

Cette lettre bouleversa Mlle Frivolet. Aucune signature. Un assemblage de mots découpés dans un livre. Un papier fort commun, et cependant un choix d'expressions heureuses et délicates. Que de mystères !

Son cœur de jeune fille très mûre—Hermine Frivolet avait quarante ans, des charmes copieux dont sa petite taille exagérait le relief, beaucoup de bonté, de candeur et d'inélégance—son cœur était délicieusement ému. Et elle ne se lassait point de relire ces lignes précieuses :

"Mademoiselle, j'ai fait l'impossible pour étouffer le sentiment brûlant qui me dévore. Mais il n'est de guérison pour moi que dans la mort ou dans le couronnement de mon amour. J'y suis décidé. Dans un mois, jour pour jour, à huit heures précises du soir, traverserez à bicyclette le bois des Ruisselles. Une main se posera sur votre épaule et vous conduira vers le bonheur.

"Excusez-moi de ne pas signer. A quoi bon ? Vous ne me connaissez pas. Et puis je suis ainsi, amoureux du mystère, ennemi du banal, avide d'émotions fortes et nouvelles. Cela vous déplaît il ?

"Venez. Je vous attends.... Je l'exige.... Hermine, je le veux...."

— Il le veut, murmurait Mlle Frivolet, anxieuse et ravie.

Elle n'avait d'ailleurs aucune hésitation ; une jeune fille bien élevée dédaigne de telles missives et ne court pas aux rendez-vous que lui donne un inconnu. Non, elle n'irait point. Mais qui était-ce ? Voilà ce qui la passionnait.

Elle avait beau se creuser la tête ; il n'y avait pas à Gerville un homme, un seul, capable d'écrire une lettre aussi joliment tournée, pas un seul dont l'esprit fût assez romanesque pour imaginer un enlèvement aussi original. Car c'était bel et bien un enlèvement auquel on lui proposait de se prêter.

Mon Dieu ! ce mot d'enlèvement la faisait trembler des pieds à la tête. On l'aimait tellement, on la trouvait si charmante qu'on était prêt à se jeter pour elle dans les aventures les plus périlleuses et les plus extraordinaires !

Ah ! Hermine, cette récompense était due à votre vertu obstinée, à vos espoirs tenaces. Depuis assez longtemps vous attendez que l'oiseau bien voltige autour de la fenêtre de votre chambre virginale, aux rideaux bien blancs, au parquet bien ciré, aux bonnes odeurs de lavande et d'alcool camphré ! Pourquoi, hélas ! faut-il que votre devoir de femme vous oblige à repousser impitoyablement un homme que votre cœur, vos songes, toute votre âme d'amoureuse incomprise, accueillent avec tant de faveur ?

Et le lendemain Mlle Frivolet demandait à son vieil ami Chanoine des conseils sur le choix d'une bicyclette.

Chanoine habitait, à l'extrémité de la petite ville, une délicieuse maison, claire et fleurie, dont il rêvait, depuis quinze ans, d'offrir à Hermine les meubles en palissandre, les tentures de repe, les herbiers et les collections de cailloux. Maintes fois Mlle Frivolet avait refusé, peu soucieuse d'unir son sort à celui de ce bonhomme, assurément honnête et plein de qualités, mais d'esprit terre-à-terre, maniaque, sans idéal et sans imprévu, et puis si maigre, si totalement dénué de séduction !

Après avoir excipé de son ignorance en matière de bicyclette, Chanoine se rendit aux instances de Mlle Frivolet, et, deux jours après, celle-ci achetait une excellente machine de dame, coquette et solide, dont elle se promit bien de ne jamais faire usage. Pourquoi s'en servir puisqu'elle s'était juré de ne pas aller à ce rendez-vous ?

Toujours avec les mêmes dispositions farouches, elle se fit confectionner un costume spécial, jupe courte et boléro. Elle était délicieuse ainsi, toute en largeur, comme ces images que reflètent les miroirs déformateurs. Sous l'indispensable canotier sa figure couperosée, à la peau tendue, elle avait l'air d'un petit ballon d'enfant, trop gonflé. Elle se regardait avec satisfaction.

Les leçons de bicyclette furent pénibles. Et elle se demandait, non sans étonnement, pourquoi elle se soumettait à de si rudes épreuves, alors que sa décision demeurait immuable. Efforts surhumains, fatigues inouïes, familiarités du professeur qui l'empoignait où il pouvait pour rétablir l'équilibre compromis, plaisanteries des gamins qui couraient à ses côtés, elle accepta tout, comme si elle avait en à remplir le plus impérieux des devoirs. Et Dieu sait l'énergie qu'elle dut employer à mettre d'accord avec la notion d'équilibre la masse débordante de ses charmes ! Il y en avait toujours un petit peu trop à droite, quand il n'y en avait pas un petit peu trop à gauche.

Et cependant au bout de quinze jours Hermine Frivolet pouvait se risquer seule. Et elle eut quinze jours encore pour se perfectionner, pour acquérir toute l'aisance nécessaire. N'y a-t-il pas dans la vie des circonstances solennelles où il faut réaliser l'impossible ?

—

Et au jour dit Hermine était prête, et résolue, d'autre part, à ne pas bouger de chez elle. Dès le matin elle mit sa maison en ordre, régla sa bonne, prit ses dispositions suprêmes (sait-on jamais ce qui vous attend ?). A sept heures du soir elle s'enferma dans sa chambre, inflexible, cramponnée à ses devoirs. A sept heures quarante elle dégringolait l'escalier et sautait à bicyclette.

La route descend au sortir de Gerville. Elle alla si vite qu'elle dut ralentir pour ne point arriver avant la minute fixée. Et puis la nuit venait rapidement. Mais elle aperçut dans l'ombre la masse plus sombre du bois des Ruisselles, et elle tressaillit : c'était là.

Bravement elle tourna sur la route qui s'y dirige. Cependant ses jambes devenaient plus molles, et son cœur l'étouffait. Elle espérait et redoutait à la fois. L'avait on mystifiée ? Un homme l'attendait il, amoureux anxieux et résolu ?

Elle s'engagea dans le bois. Il lui sembla que les arbres se refermaient derrière elle comme des portes enchantées. Plus jamais elle ne sortirait de cette prison. Soudain une plainte attrista l'espace, le miaulement lugubre du chat-huant. Elle frissonna de peur et fut près de se laisser tomber. Au même instant une main se posa sur son épaule, et une voix douce murmura :

—Venez, Hermine, laissez-moi vous conduire....

Son émotion fut si violente que des larmes coulèrent de ses yeux. Elle ne put distinguer que vaguement à son côté une silhouette élégante et mince, un peu penchée sur un guidon dont luisait le nickel. L'ombre épaisse qui dissimulait sa propre rougeur la rassura. Elle se tut, recueillie dans son bonheur.

On sortit du bois. On prit la route de Chantal, puis on tourna, et l'on tourna encore. Hermine ne s'y reconnut plus. Mais qu'importait ! Elle se fût laissé conduire au bout du monde, et sans se soucier des chemins suivis. Elle ne s'appartenait point. Elle était la proie heureuse, l'esclave de la main puissante qui l'étreignait. Oh ! le miracle de cette main ! Il lui semblait que des sources intarrissables de force et d'allégresse en découlaient. Elle se sentait vaillante, rajeunie, capable de tous les efforts.

De temps en temps la douce voix murmurait :

— Hermine.... c'est vous, Hermine....

Ou bien :

— Enfin, vous êtes là, mon Hermine.... paroles passionnées, déclarations ardentes qui bouleversaient Mlle Frivolet.

Une heure entière elle glissa près de lui. Où allaient-ils, mon Dieu ? Vers quelles régions inexplorées et perdues ?

L'homme dit :

— Je vous aime !

Elle répondit :

— Moi aussi !

Oui, elle l'aimait, et d'un amour définitif. Elle avait donné toute sa vie à ce mystérieux inconnu qui lui révélait tant de choses. Il était vraiment le fiancé attendu, le maître, l'époux.

—Nous sommes arrivés, dit-il.

Ils descendirent. Il ouvrit la petite porte d'un jardin, puis la porte d'une maison et Hermine le suivait comme si elle accomplissait l'acte le plus naturel du monde. Elle était ivre de joie.

Il l'introduisit dans un salon brillamment illuminé. Sur la table un souper luxueux était servi.

Hermine chancela. La minute avait sonné de savoir, de regarder.... Qui était-ce ?.... Qui donc l'aimait ainsi ?

Elle se retourna. Chanoine, son vieil ami Chanoine, était devant elle. Et soudain elle comprit.... Ce salon.... cette maison.... Cette collection de cailloux.... Chanoine, après beaucoup de détours, l'avait ramenée à Gerville, chez lui !

Il tomba à ses genoux et bégaya :

—Oui, c'est moi, Mademoiselle.... J'ai voulu vous prouver.... que je vous aimais.... comme vous voulez être aimée.... Me pardonnerez-vous ?

Elle le regardait infiniment. C'était bien Chanoine, en effet, mais c'était un autre aussi, plus jeune, plus élégant, plus passionné, et celui-ci semblait tout à coup le vrai et l'unique Chanoine. L'ancien, le Chanoine ennuyeux, fade, vulgaire, s'effaçait de plus en plus sous l'image vigoureuse du nouveau compagnon de ses rêves.

C'était un autre homme, ou, du moins, elle le voyait autrement depuis leur course merveilleuse. Il avait l'âme romanesque, il connaissait les mots charmeurs. Il avait su prendre comme complices la nature, la nuit, le silence, la poésie de l'espace, les parfums des prairies et des forêts. Il était l'amoureux, l'amoureux qui agit, qui veut, qui enlève.... qui l'avait enlevée, elle la vieille fille impatiente et solitaire.

Elle lui tendit la main :

—Relevez-vous, galant chevalier.

Ils s'épousèrent.

Sierras Mexicaines

(MINES ET MINEURS)

PAR

Louis Lejeune.

Une critique du livre de Lejeune vient de paraître dans un grand journal de Mexico, critique sérieuse et bienveillante, que nous traduisons avec plaisir. Plusieurs des chapitres de "Sierras Mexicaines" ont paru, ici même, sous le titre : "Mines et mineurs". Lejeune n'est donc pas un inconnu pour les lecteurs du "Mexique", comme il l'était pour son intelligent et aimable critique.

En reproduisant en français l'article du licenciado Rafael de Alba, nous rétablissons, bien entendu, le texte français des pages citées par le critique et si bien traduites par lui en espagnol.

J. L. R.

——

Un nouveau livre vient de paraître, qui, par hasard, est tombé dans mes mains : "Sierras mexicaines. Mines et Mineurs."

Je me méfie des livres écrits par des étrangers sur notre pays, sur notre vie et nos affaires.

Les écrivains sérieux, consciencieux—à la Humboldt—visitaient, pas à pas, une région, réunissaient patiemment tous les rapports, tous les documents utiles et faisaient, ainsi, une sorte de seconde découverte des lieux. Les grands hommes, capables d'élever des monuments comme "El Ensayo politico sobre la Nueva Espana" et "Los Sitios de las Cordilleras", sont passés dans l'histoire.

Aujourd'hui, on va à toute vapeur et l'on bâcle, au cours du voyage, des œuvres légères et vides, où sont consignées des impressions presque toujours fausses, de fugitives visions, apparues à travers les vitres du pullman-car. A peine l'auteur a-t-il su prononcer la demi-douzaine de phrases nécessaires pour se faire servir dans les hôtels cosmopolites du pays qu'il prétend décrire. Les coutumes de ce pays, il en parlera par ouï-dire ; il répétera les renseignements que d'autres ignorants lui auront confiés. Sa plume va son train et les éditeurs — ceux là surtout qui publient des volumes "à peseta espanola" — donnent ainsi au public les notions les plus fausses sur le Japon, la Russie, le Mexique....

Les Français—Dieu me garde de les offenser — les Français, sauf les exceptions à la règle, si nombreuses chez eux, écrivent à la légère. Pour un Reclus, s'il s'agit de voyages scientifiques, pour un Gautier, un Loti, un Paul Bourget, que d'auteurs sans talent dont les ouvrages, réunis dans une bibliothèque que brûlerait providentiellement un Omar, ne manqueraient nullement à l'humanité !

Quant à M. Lejeune,—j'avoue mon ignorance—je ne savais rien de lui. Son livre, je l'ai dit, c'est par chance que je l'ai lu. Et non seulement je l'ai lu, mais j'ai relu, une à une, ses trois cent soixante-dix pages, si savoureuses, si nourries de faits que nous ignorons, ou que nous voyons sans les remarquer, bien que leur connaissance, flatteuse ou non, soit utile. N'oublions pas que l'erreur et le mensonge, seuls, sont à redouter.

Pour ma part, j'ai trouvé dans le livre de Lejeune mieux encore que des renseignements et des faits ; j'y ai goûté le plaisir suprême d'y revoir des paysages que je connais et que j'aime, des paysages décrits d'une façon si brillante et si sobre à la fois, d'un goût si sûr, d'une prose si parfaite, où chaque épithète est choisie, où chaque tournure est faite pour rendre une impression juste, que j'ai gardé dans les yeux les vues qui passent dans le livre.

Oui, c'est un don, un don précieux—et si rare !— "voir", non pas voir comme voit le premier venu, mais absorber du premier coup d'œil toute la beauté, tout le caractère et jusqu'au moindre détail d'un paysage, assimiler l'âme des lieux à son âme propre.

Pour entrevoir, sinon pour calculer tout le prix de ce don, il faut lire l'éminent écrivain et artiste qui l'avait à si haut point et qui l'a décrit, Hippolyte Taine. Pour être pourvu de ce don, on donnerait la moitié de sa vie, puisque l'autre moitié serait noble, intense et sereine. Mais il faut à l'artiste une autre qualité, par surcroît, celle qui lui permettra de reproduire, en son œuvre, l'œuvre de la nature, telle qu'il a su la voir.

Lejeune possède ces deux précieuses qualités. Il suffit de lire les deux derniers chapitres de son livre et d'observer l'art avec lequel il les a juxtaposés, pour se rendre compte du talent de l'auteur. Ces deux chapitres sont : "Un camp dans l'Altar" et "Chapala."

Le dernier est un poème en prose sur le lac que Luis Urbina a si bien chanté en vers.

Lisez d'abord ce fragment de la description du désert sonorien par l'écrivain français :

"Il est sinistre, ce pays, avec ses plantes épineuses que ne transforment pas les saisons, ses montagnes calcinées, ses horizons de sables ; mais sa désolation est si profonde sous la lumière violente du jour ou sous les clartés froides de la nuit, il est si complet, ce désert, si absolument abominable et maudit, qu'il vous fascine et vous retient, comme fait, dit-on, un de ses rares hôtes, le serpent à sonnettes, en quête d'une proie. On s'attache à ses vallées, aussi hostiles à l'homme, pourtant, que peuvent l'être les vallées de la lune ; on s'y plaît, comme s'y plaisent ses singuliers végétaux qui, ne trouvant pas d'eau dans le sol, s'y cramponnent quand même et vivent d'air. On est absorbé par le désert, on devient un de ses éléments. J'y ai passé des années, sans livres, sans causeries, à peu près sans nouvelles, sans autres voisins que des rancheros à quatorze lieues, et je ne me suis jamais ennuyé".

Non, celui qui sait voir autour de lui et en lui-même, ne s'ennuie jamais. Et Lejeune le sait. Vous en aurez la preuve en lisant l'extraordinaire description du désert qui suit les lignes précédentes, traduites par moi littéralement, avec des galliciismes, même, pour leur conserver leur saveur.

Une autre preuve : "Chapala", dont je traduis quelques lignes :

"Les eaux du lac sont jaune clair, moins belles, en plein jour, que les eaux de la plupart des lacs en montagne et que celles de la mer ; mais, sous la lumière oblique, leur teinte neutre se prête mieux que toute autre aux effets inattendus. Elles avaient, ce soir, des chatoiements d'opale et des reflets de vieilles soies roses.

"Dans l'atmosphère si sèche du haut plateau mexicain, sous la blancheur éclatante du jour tropical, les contours sont trop précis, les couleurs trop vives. Mais, au contact de cette grande masse d'eau, l'air se charge d'atomes liquides par une évaporation lente, continue, invisible, et reçoit le don précieux de l'atmosphère vénitienne, le don des colorations changeantes, des tons fondus et nuancés. Entre un couchant tropical ordinaire et le couchant à Chapala, il y a la différence des vitraux modernes, flamboyants d'ors et de bleus intenses, aux verrières du treizième siècle, si harmonieuses sous la patine du temps.

"Cette nuit, j'entendais, de mon lit, une chanson mexicaine, monotone et plaintive, qu'accompagnaient des notes grêles de guitare et des bruissements d'eau mouvante. Une senteur d'héliotrope entrait par la fenêtre ouverte (Et c'est décembre !). L'église, en face, blanche sous la lune....Plus loin, un coin du lac, couleur de perle.

"Au lever du soleil, gris bleuâtre partout, gris translucide, si parfaitement uniforme qu'on distinguait à peine les confins du ciel, des montagnes et des eaux. Un monde argenté, imprécis, lumineux—telle une matinée de Corot—s'éveillait sous un fin tissu de gaze. Brume, non, car on distinguait nettement, à l'aide de la lorgnette marine, l'église blanche de Tuscueca, sur la rive sud, à cinq lieues. Cette gaze, faite de particules d'eau clairsemées, si légère qu'elle fût, rendait inoffensifs les rayons du soleil tropical, et j'ai passé la journée tête nue, sur le lac, sans éblouissements ni migraine".

On conviendra qu'il est bon de traduire, et de traduire avec amour, des pages comme celles-là. Et le livre en contient bien d'autres, d'une égale valeur, des chapitres suggestifs, comme : "Un boom à Mexico; Un expert; El Antiguo; Trois épisodes d'une vie de prospecteur, etc."

Il y a aussi, dans cette œuvre, des chapitres qui valent autant, sinon plus, que les chapitres descriptifs : études géologiques (voir "Très vieille histoire ; Excursions, etc.) que nos hommes de science feront bien de lire et de méditer ; idées économiques, basées sur des faits incontestables ; et, dans le même ordre, propositions, comme celle d'un trust de l'argent, sous le contrôle du gouvernement mexicain, propositions qui paraîtront utopiques à beaucoup de lecteurs, mais qui sont, en tous cas, ingénieuses et audacieuses. Utopiques, ai-je dit ? Eh ! les utopies d'hier ne sont-elles pas les réalités d'aujourd'hui ?

Précisément. Je viens de lire, dans un journal espagnol, un article de Ramiro de Maetzu, sur la crise que traversent les doctrines socialistes. Maetzu parle de la forme pratique prise par le socialisme en Allemagne, où l'Etat, maître des chemins de fer et des tramways, des distributions d'eau et de lumière, bientôt des spectacles, se propose d'épargner ainsi au peuple allemand le fléau des "trusts" à l'américaine.

Ne peut-on concevoir un gouvernement directeur de mines, puisqu'on admet sa direction pour les industries et les transports ?

Mais ce sont là des questions ardues que je ne prétends pas traiter. Lisez le livre si intéressant et si parfaitement aimable de Lejeune. Et ne lisez pas à la hâte, comme on lit si souvent, pour s'endormir, mais lentement, en réfléchissant aux profonds problèmes qu'il soulève, aux graves considérations qu'il suggère et gardez-le, placez-le parmi vos livres de choix, ce livre qui, après tant de chapitres sérieux et utiles, se termine par ces deux tableaux lumineux : "Un camp dans l'Altar" et Chapala."

RAFAEL DE ALBA.

LA PHOTOGRAPHIE PAR LA PAROLE.

Au cours d'une récente séance de l'Académie des Sciences, M. d'Arsonval annonçait que le moyen de photographier la parole qu'on cherchait depuis quelques années, vient d'être trouvé par un savant français, M. Devaux-Charbonnel, ingénieur du ministère des Postes et Télégraphes, vice-président de la Société des Electriciens de France et membre correspondant de diverses Sociétés savantes.

Comme toutes les grandes inventions, le procédé de M. Devaux-Charbonnel est d'une très belle simplicité, le tout était d'y penser ; et, bien qu'au premier abord il semble extraordinaire de pouvoir matérialiser une chose aussi immatérielle que la parole, l'explication du phénomène est très facile et peut être comprise par la personne la plus étrangère aux sciences. Partant du principe des ondes sonores, que tout le monde connaît, M. Devaux-Charbonnel, qui avait fait de nombreuses expériences pour le compte des Postes sur la manière dont ces ondes affectaient les fils transmetteurs des appareils téléphoniques, pensa qu'il serait possible d'enregistrer les résultats obtenus. Pour cela, il relia entre eux un microphone très sensible, une pile électrique et un oscillographe de Blondel. Ce dernier appareil est lui-même composé d'un électro-aimant d'une grande puissance, d'un oscillographe proprement dit—tige métallique reliée à l'électro par deux fils et dans la partie médiane de laquelle est enchâssé un minuscule miroir ayant 1 m/m de côté—d'une chambre noire et d'une lampe à arc. Lorsqu'on provoque l'étincelle de la lampe, la lumière de celle-ci vient frapper le miroir, lequel émet à son tour un rayon lumineux qui, à l'aide d'un jeu de glace, vient frapper le verre dépoli ou la plaque photographique placée à l'issue de la chambre noire.

Pour obtenir ses photographies, l'ingénieur parle dans le microphone ; celui-ci, par l'intermédiaire de la pile, transmet les vibrations produites par le son à l'électro-aimant, qui en amplifie la valeur et les communique à l'oscillographe ; il en résulte que le rayon lumineux qui s'échappe du miroir décrit des mouvements identiques à ceux dont sont affectées les ondes sonores ; son extrémité aboutissant à la plaque photographique y inscrit donc des lignes variant selon ces mouvements. Chaque lettre, une fois photographiée, offre à l'œil une suite d'angles plus ou moins aigus. Plus le son offert par une lettre est grave, moins les angles successifs sont nombreux ; ainsi, la voyelle O, qui dans notre alphabet donne la note la plus basse, donne seulement huit et sept angles, selon le sens dans lequel on la regarde, alors que l'I, qui au contraire donne la note la plus élevée, montre vingt-quatre angles dans les deux sens ; en même temps, plus les angles sont nombreux, plus ils sont aigus.

La photographie de la parole a déjà obtenu un résultat en permettant de résoudre un problème qui depuis longtemps restait sans solution : il s'agissait de savoir si la parole humaine était un bruit ou un son, si elle appartenait à la musique ou à la cacophonie. On sait ce qui différencie un bruit d'un son : lorsque quelque chose vient frapper notre oreille, ce quelque chose est toujours formé d'un son fondamental sur lequel viennent se greffer d'autres sons. Si sur le son fondamental viennent se greffer d'autres sons dont la valeur n'a pas de rapport direct avec la sienne, on obtient un bruit ; exemple : un coup de règle sur une table. Si, au contraire, les sons secondaires sont en rapport direct de valeur avec le fondamental, si ce sont des "harmoniques", on obtient un son.

Helmotz, un savant allemand, avait essayé de démontrer qu'en principe la parole pourrait être un son, mais qu'en réalité elle devenait un bruit, car, disait-il, à chaque voyelle prononcée par un homme quelconque correspond une note fixe pour tous les hommes ; il indiquait, du reste, la note propre à chaque voyelle ; mais, ajoutait-il, à cette note viennent s'adjoindre des discordances provenant de l'individu qui prononce la voyelle. Pour faire la démonstration de sa théorie, il avait établi un appareil d'une complication extrême, composé d'hémisphères de cuivre et de peau de tambour, qui ne donna, du reste, aucun résultat appréciable. Or, le procédé de M. Devaux-Charbonnel prouve, lui, que la théorie d'Helmotz est fausse ; il établit d'abord que la voix humaine est un son, parce que dans son appareil les bruits donneraient un tracé irrégulier, alors qu'ainsi qu'on peut le voir, les voyelles qu'on y prononce offrent des lignes régulières ; ensuite, les voyelles, quelle que soit la personne qui les prononce, ont la même valeur, puisqu'elles présentent un aspect identique, une fois photographiées.

M. Devaux-Charbonnel pense que sa découverte pourra avoir une application pratique dans la communication téléphonique, en cas d'absence de l'interpellé : grâce à un dispositif spécial à étudier, on pourra placer dans les appareils téléphoniques des enregistreurs qui permettront de lire les communications qui auront été faites sans qu'on y ait répondu.

Echange de télégrammes.

En quittant les eaux russes, M. Fallières avait envoyé au Tsar le télégramme suivant :

Sa Majesté Nicolas II,
Empereur de toutes les
Russies,
à bord du "Standard", Revel.

J'emporte un inoubliable souvenir de notre rencontre et en priant Votre Majesté de vouloir bien transmettre à Sa Majesté l'Impératrice mes respectueux hommages, je vous renouvelle l'expression de mes plus sincères amitiés.

ARMAND FALLIÈRES.

L'Empereur de Russie a répondu par un télégramme ainsi conçu :

Votre aimable télégramme m'a fait un grand plaisir. Nous avons gardé, l'impératrice et moi, le plus charmant souvenir de votre séjour parmi nous.

Je suis heureux, monsieur le Président, d'avoir cette occasion de vous en assurer et de vous répéter encore une fois l'expression de mon inaltérable amitié.

NICOLAS.

Psychologie japonaise.

Les Européens cultivés qui visitent le Japon, ont presque tous, au retour, l'idée d'écrire un livre. Ce n'est pas une mauvaise idée. Le livre définitif est toujours à faire. En l'attendant, il est utile que chacun dise ses réflexions ; elle donnent à ceux qui n'iront pas au Japon des clartés nouvelles, et elles peuvent, en quelque manière, fournir des prises à celui qui saura quelque jour étreindre l'âme insaisissable, dévoiler tout le mystère de ce peuple. En ce sens, le petit livre de M. La Vieuville s'intitule très exactement "essai". Le Japonais est incompréhensible, dit-il tout d'abord, et en une dizaine de chapitres, il nous donne la sensation directe non seulement de sa religion, sa littérature, sa langue, son art, ses coutumes qui le font ainsi inintelligible pour nous, mais des contradictions singulières qui nous le montrent à la fois humble et orgueilleux, religieux et matérialiste, immodeste et chaste, immoral et attaché à la vie familiale. Comment un Européen ne serait-il pas déconcerté en voyant qu'un Japonais laisse dans l'antichambre non son chapeau, mais ses chaussures, qu'il tient son parapluie non par le manche, mais par le bout, qu'il monte à cheval non par la gauche mais par la droite, qu'il mange les sucreries non à la fin du repas, mais au commencement, qu'il estime de bon ton, quand il est invité, de toucher à peine aux mets et d'emporter ce qu'il a laissé ? Mais ces usages, qui sont des bizarreries pour nous, s'expliquent par des motifs de commodité, de réserve extrême que M. La Vieuville démêle très finement. Et l'une des plus étranges peut-être, la manière d'écrire les adresses en commençant par le pays, puis la province, la ville, pour terminer par le nom du destinataire, n'est-elle pas plus logique que la nôtre ? Ainsi, qu'il parle des usages courants, ou de la philosophie ou de la langue, M. La Vieuville pénètre avec beaucoup de dextérité la raison psychologique qui a produit ces étrangetés et qui par suite les justifie. C'est par là que ce petit livre de cent-soixante-dix pages se lit, après tant d'autres, avec beaucoup d'agrément et de profit.

Règlements pour le Plombage adoptés par la Commission des Egouts et du Service d'Eau de la Nouvelle-Orléans, le 11 Juillet 1908, et officiellement promulgués le 19 Juillet 1908.

Aucune personne, société commerciale ou corporation ne sera autorisée à faire des travaux de plomberie maintenant ou plus tard, qui seront mis en connection avec les systèmes d'égout, de desséchement et de service d'eau de la ville de la Nouvelle-Orléans sous le contrôle de la Commission des Egouts et du Service d'Eau, à moins qu'il, ou elle, ne se soit d'abord présenté au bureau du Département de Plomberie de la Commission des Egouts et du Service d'Eau et ait soumis une application pour en obtenir une licence dite d'égout, de drainage et de service d'eau, remplissant les blancs régulièrement préparés pour semblable application, lesquels blancs indiqueront le nom et la résidence de l'applicant, le nombre d'années qu'il aura exercé le métier de plombier, le nom de celui qui l'aura le dernier employé, et une mention quant à la compétence, la confiance à placer dans ledit applicant ; aussi, le nom de la caution ou de la compagnie de garantie signant le bon requis ; aussi une promesse que ledit applicant paiera la somme d'argent exigée et se conformera aux règles et règlements de ladite Commission adoptés pour les travaux de connection des égouts, du service d'eau et du drainage, si l'application est l'objet d'une considération favorable.

Les applications pour licences de maîtres plombiers seront soumises à un comité composé de trois membres de la Commission des Egouts et du service d'eau nommés par le Président de la Commission, et du Surintendant Général et Surveillant du Plombage.

Ce comité sera connu sous le nom de Comité de Conférence du Plombage, et pourra se consulter avec tout comité de plombiers maîtres ou ouvriers sur une requête dans ce but sur toute question se rattachant au plombage et à des travaux de connection aux maisons.

Tous amendements aux réglements du plombage seront proposés par l'entremise du Comité de Conférence du Plombage.

Il sera entendu que la preuve de l'expérience et des références d'un membre d'une société commerciale ou d'un officier d'une corporation, sera considérée suffisante pour autoriser l'octroi de la licence à cette société ou corporation ; mais si ce membre ou officier venait à rompre ses relations avec la société ou la corporation, ou s'il cessait de la représenter activement dans ses affaires avec la plomberie ou d'autres départements de la Commission des Egouts et du Service d'Eau, alors la licence de cette société ou corporation sera nulle jusqu'à ce qu'une autre personne ait qualifié, comme il est dit plus haut.

Le coût de la première licence sera de cinq dollars ($5.00) ; celui de son renouvellement de $2.50 par an. Les montants devront être payés à la Commission des Egouts et du Service d'Eau, et seront affectés, avec les honoraires d'inspection ci-après en question, aux frais d'inspection, de plombage et des connections aux maisons.

Sec. 2. Avant l'émission ou la réémission d'une licence de maître plombier, un bon satisfaisant et solvable pour la somme de mille dollars ($1000.00) sera exigé pour assurer l'observance des règles et règlements de la Commission des Egouts et du Service d'Eau régissant les connections des conduits d'égouts, de service d'eau et de drainage, il faut que ce bon soit convenablement fait et enregistré au bureau du secrétaire de la Commission.

Sec. 3. Aucune personne, sauf un maître plombier ayant une licence, ne sera autorisée à faire du plombage ou à faire une connexion avec un conduit de drainage, d'égout et d'eau ou tout conduit s'y rattachant.

Sec. 4. Tout maître plombier possédant une licence, pour faire du plombage sous ces règles, fera placer dans un endroit apparent devant chaque demeure où des travaux de plombage se poursuivent, une enseigne y donnant le nom et l'adresse de la maison exécutant le travail et les mots "Maître Plombier ayant Licence" en lettres pas au dessous de deux pouces de hauteur, et l'affichage de cette enseigne par quiconque non dûment *licencié* constituera une violation des règles du Plombage et pourra être puni pour cela.

Sec. 5. La licence de tout maître Plombier pourra à n'importe quel moment être suspendue par le Surveillant du Plombage et retirée par la Commission des Egouts et du Service d'Eau, sur la recommandation du Surintendant général pour toute violation des règles de la Commission.

Sec. 6. Aucun propriétaire ne fera ni ne permettra que se fasse aucune connection avec un conduit quelconque de drainage ou d'eau ou tout conduit qui s'y rattache, avant que la personne faisant le travail ait d'abord obtenu un permis de la Comission des Egouts et de la Commission des Eaux pour le faire. Et le seul fait que ledit travail a été exécuté sera considéré suffisant pour tenir et rendre le dit propriétaire soumis à cette règle.

Sec. 7. Aucune personne, société commerciale ou corporation faisant les affaires de plomberie ne permettra que son nom serve à toute autre personne directement ou indirectement, soit pour obtenir un ou des permis, envoyer des avis, faire des retours ou de faire tout travail sous la licence de lui, d'elle ou d'eux, sous peine d'avoir la licence révoquée.

Sec. 8. Avant la construction, reconstruction, altération, réparation (excepté les cas ci-après prévus) de toute partie du plombage et drainage d'une bâtisse quelconque, des plans et spécifications convenables de tous travaux proposés, faits sur des blancs fournis par le Département de Plombage et convenablement signés par le propriétaire ou son représentant dûment autorisé, seront remplis au bureau du surveillant du Plombage, par le plombier, l'architecte, le propriétaire ou l'agent de la propriété, montrant clairement l'emplacement de chaque tuyau, installation et trappe, et la situation des chambres dans lesquelles des cabinets d'aisance doivent être placés.

Sec. 9. Des plans ne seront requis dans les cas de déménagement de stoppages, réparations de gouttiè-